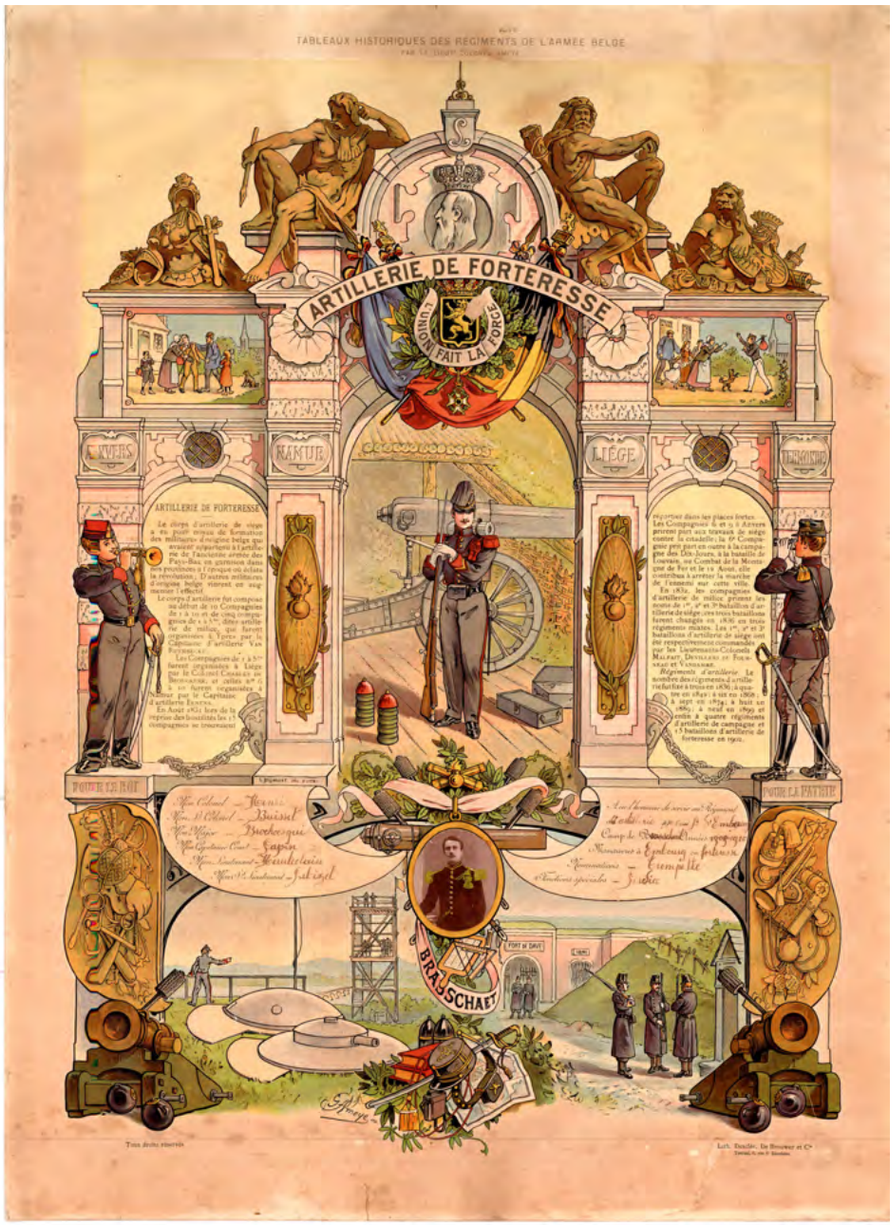
Carnet du soldat Michaux 1914

À Hugo,

PROVINCE de NAMUR

Carnet de notes
appartenant au brigadier d'artillerie
Albert Michaux de l'A.F.N.
Fort d'Emines.

«Souvenirs de la guerre européenne 1914»



Diplôme d'artilleur de forteresse que les soldats recevaient à l'issue de leur période de formation (©Coll. P. Hilgers)

I

Le 22 juillet 1914, je suis rentré au fort d'Emines pour accomplir la période de camp à Braaschaat. Ce que nous y avons fait étant sans intérêt, je passe outre.

Le lundi 27, des nouvelles alarmantes circulent dans le camp : on dit que l'Autriche va déclarer la guerre à la Serbie et que probablement nous serons renvoyés dans nos batteries respectives avant la fin du camp. La journée se passe sans incidents.

Le mardi, nous partons le matin à la plaine, on va exécuter un tir à la coupole de 12. Nous craignons beaucoup de devoir revenir avant le soir. Vers 1h., après avoir tiré 20 coups, le général apporte personnellement l'ordre de retourner immédiatement dans nos garnisons. Nous désinstallons en hâte, nous rentrons au camp, on se met en tenue et à 5h. du soir, après avoir reçu un pain et du café, nous partons à pied à Cappellen où un train spécial nous attendait. A 7h., nous partons, le voyage s'effectue assez rapidement dans la nuit. Les wagons ne sont pas éclairés. Nous arrivons à Namur à minuit et demi. Les gens entendant passer une troupe, à pareille heure, se lèvent et viennent voir aux fenêtres, les quelques passants attardés s'informent anxieusement aux militaires de ce qui se passe. Nous arrivons au fort vers 2 h. du matin. Les hommes ont quitté Braaschaat sans émoi et la classe 1912 conservait même l'espoir d'être envoyée en congé illimité le lundi 3 août, comme cela était prévu.

Cependant, il fallut en rabattre car le 29 juillet, les classes de 1910, 11 et 12 avaient été rappelées et rejoignaient leurs corps le lendemain. Les choses s'aggravant, la mobilisation générale des 13 classes est décrétée pendant la nuit du 31 juillet au 1er août et de suite, tous les militaires rentrent. Il en arrive même à 2h. du matin. Il y avait une heure qu'ils venaient de recevoir l'ordre de rejoindre.
Dès le rappel des 3 premières classes, la mobilisation étant imminente, les mesures prescrites en ce cas sont prises et la mise en état de guerre du fort commence.

Aidé de quelques hommes et sous les ordres de l'adjudant, je place les projectiles dans les coupoles, je place les fusées sur les obus, les charges dans les magasins, en un mot, tout est préparé pour tirer à la première alerte. Ce travail prendra plusieurs jours. L'adjudant m'en confie la direction et nous travaillons sans relâche.

Photographies de la mobilisation à Namur (©Archives photographiques namuroises).

Photographies de la mobilisation à Namur (©Archives photographiques namuroises).

Pendant ce temps, les choses ont marché à grand pas. Le 3 août à 5 h du matin, 5 coups de canon sont tirés sur la frontière. Les Allemands sont là, le territoire belge est violé, la guerre est ouverte. Inutile de reproduire toutes les circonstances qui l'ont précédée et accompagnée, chacun les connaît suffisamment.

Le 4 août, les classes de 1900 et 1899 sont encore rappelées et rentrent sans déchet comme les autres.

Au fort d'Emines, on travaille sans relâche, les hommes sont divisés en 3 groupes, chaque homme travaille 14 heures sans repos, sauf les repas, et se repose 7 heures. Cela fait des journées de 21 heures ce qui fait que ce ne sont pas toujours les mêmes groupes qui travaillent la nuit, chacun à son tour.

Cela devient pourtant trop fatiguant, travailler 14 h sur 21 et on change, la journée est maintenant divisée en 4 parties de 6 heures. Pour ma part, je travaillais depuis midi jusque 6 h. du soir, repos jusque minuit. J'étais ensuite de service à la coupole jusque 6 h du matin puis je me couchais jusque midi.

Nous avons ensuite travaillé aux défenses accessoires du fort. Nous avons placé des haies de fils barbelés sur une profondeur de près de 200 mètres autour du fort. Celui-ci était vraiment encerclé dans un réseau inextricable de fil barbelé qu'il devait vraiment être impossible de franchir avec une troupe, sous le feu du fort, sans massacrer tous les soldats comme cela s'est d'ailleurs passé à Liège.
Il est entré dans ces ouvrages plusieurs wagons de fils et de clous et des quantités de piquets de bois et de fer. Les premiers ont été fabriqués avec les acacias entourant le fort et qui avaient été coupés et les nombreux vergers avoisinants qu'on avait complètement rasés.

Evidemment, ce travail considérable n'a pu être exécuté par les soldats seulement et on a réquisitionné environ 100 à 150 ouvriers civils qui devaient venir travailler au fort moyennant un salaire de 5 francs par jour, sans distinction d'hommes ou jeunes gens.

Après quelques jours, le pays avoisinant le fort était vraiment triste à voir et la vue des dégâts qui ont dû être faits vous serrait le cœur. Il est nécessaire pour la sécurité du fort et pour la facilité du tir que le terrain soit autant que possible complètement nu sur une distance de 1000 à 1500 mètres.
On a donc obligé les cultivateurs à faucher le grain et l'avoine encore verts, des hectares de récolte ont été ainsi complètement perdus. Pis encore, des dizeaux secs, prêts à être rentrés ont été incendiés, parce que le propriétaire négligeait de les reprendre, les attelages ayant peut-être été réquisitionnés pour le service de l'armée. Plusieurs maisons situées dans le rayon du fort furent incendiées et les murs abattus ensuite par quelques

Vue depuis le sommet du fort de Marchovelette, photographie prise par les Allemands.
Une partie des défenses accessoires du fort est visible (©Coll. Ch. Liegeois).

obus de 57. Une très belle ferme, la ferme Lacroix, se trouvant à mille mètres du fort a subi le même sort et a été complètement détruite, rasée. Nous avons abattus les débris et nivelé le terrain pendant la nuit à la lumière du phare du fort.
J'ai moi-même, sur ordre, mis le feu à un abri en paille établi dans la campagne pour protéger le bétail pendant la nuit. Toutes les clôtures des champs furent détruites pour prendre les piquets afin de construire le réseau de fil de fer.

En un mot, avant de voir le premier allemand à Namur, toute la contrée était déjà saccagée. Bien des paysans y ont tout perdu : chevaux, et attelages réquisitionnés, maisons brûlées, jardins, vergers, récoltes détruits. On a fait des pieux avec des branches auxquelles pendaient des poires et de magnifiques prunes et reines claudes, que quelques jours de soleil allaient achever de mûrir.
D'autres travaux furent encore exécutés tels que : installation de téléphones, construction de batteries, minage, tranchées en plein champs de betteraves et pommes de terre.

Photographie des uhlans allemands à Branchon, prise par Gréban de Saint-Germain
(©Bibliothèque universitaire Mauretus Plantin)

II

Pendant ce temps-là, les Allemands étaient entrés en Belgique et se trouvaient devant la position de Liège dont ils essayèrent de prendre les forts à l'assaut. Ce furent des journées de combats acharnés pendant lesquelles les ennemis perdirent des milliers d'hommes. Chaque assaut était repoussé avec vigueur et courage par les troupes du général Leman. Chaque jour voyait mourir 15 à 20000 Allemands et malheureusement aussi de nombreux belges.

À Namur, dans les forts, on s'arrachait les journaux et les soldats s'échauffaient à cette lecture, l'enthousiasme régnait partout et nous ne souhaitions rien de mieux que de voir arriver devant le fort quelques 10000 Alboschs, pour pouvoir prendre notre part dans la gloire que s'étaient acquise nos camarades de Liège.

Cependant, les jours passant et les nouvelles de la guerre se faisaient plus rares. Les journaux qui nous parvenaient encore signalaient que Liège, la ville seulement, était envahie par les Allemands, ce qui n'avait aucune importance stratégique, mais que les forts résistaient toujours avec fermeté.
On apprenait également que les uhlans se trouvaient un peu partout aux environs, à Gembloux, à Eghezée où il y avait eu des combats.

Nous avons entendu une journée durant le duel d'artillerie qui se livra à Dinant et nous vîmes un soir repasser une très grande troupe de soldats belges revenant de la région de Meux où il y avait eu combat. Nous n'avions cependant que des détails très succincts sur ces batailles et souvent des détails contradictoires.

Certains disaient que les Allemands étaient refoulés, d'autres le contraire. On annonçait des milliers de tués et de prisonniers allemands, mais nous n'entendions jamais rien dire de nos camarades soldats belges.

Du combat de Dinant, nous n'entendîmes jamais que le bruit du canon et nous n'avons jamais rien su de précis. Nous fûmes donc tous fort surpris d'apprendre un beau matin qu'il y avait eu une rencontre formidable entre français et allemands dans la contrée séparant Fleurus et Auvelais. D'où étaient venus ces Allemands qu'on repoussait de tout côté?
Il est à noter que suivant les journaux : Liège tient bon, les forts résistent à merveille! Et nous étions alors vers le 15 août.
On nous avait dit que les Allemands avaient été repoussés le premier jour et devaient battre en retraite. On essayait même de les chasser sur les forts de Namur. Nous les attendions avec impatience et sans crainte. Cependant, le lendemain, on nous dit que les Allemands sont parvenus à regagner du terrain et refoulent les français sur Fleurus.

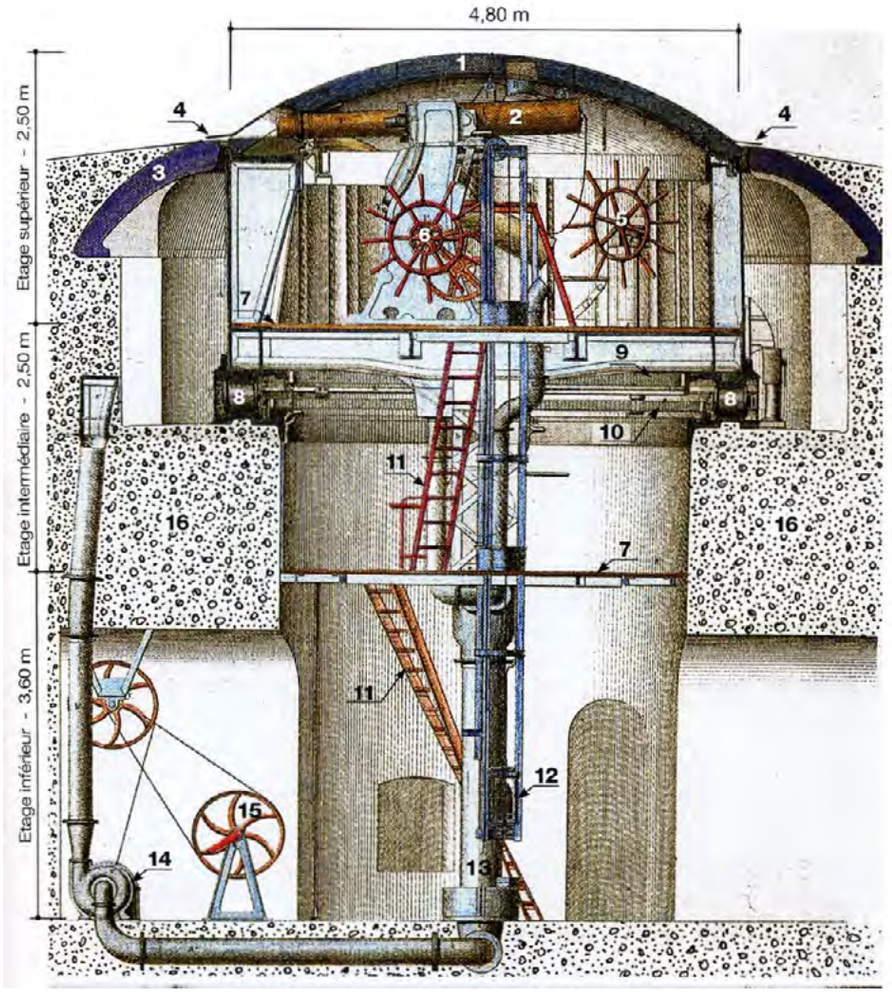


Schéma d'une coupole pour canon de 12 cms

III

Le samedi 22 août (jour où j'atteignais ma 22ème année) vers 11h du matin, nous trouvant devant le fort, aux fils de fer, on nous dit qu'on va tirer 3 coups à la coupole de 15. On tire les 3 coups et tous les hommes acclament, le fort a tiré son premier coup sur les Allemands, nous avons reçu le baptême du feu. Il paraît que nous sommes bons tireurs : on visait une batterie en construction à quelques milles mètres du fort, le 2ème obus a détruit la batterie et le 3ème a mis les hommes en fuite en en tuant une partie.

Le soir, alors que j'étais de service comme sous-chef de coupole, à la coupole de 12, on nous commande une série de 24 coups à ¼ d' h. d'intervalle. Il s'agit d'empêcher les Allemands qui se trouvent derrière le château d'Ostein à 3800 mètres d'y établir une batterie. Ici encore nous tirons bien et je suis heureux d'apprendre qu'au deuxième coup encore, les dépendances du château ont été mises en feu par l'obus, c'est moi qui ai pointé la coupole étant sous-chef de coupole, c'était mon service.

Nous tirons jusqu'à minuit ¼, notre faction étant finie, le 2ème groupe vient nous relever et continuer le tir. Je vais me coucher et malgré les détonations formidables, car on tire des salves avec les 4 canons à la fois, je dors jusqu'au matin.

Le dimanche 23, étant de service depuis 6h jusque midi, je reste à la coupole pendant la matinée. Notre confiance dans la force du fort était telle qu'insouciants, les hommes étaient rassemblés sur le massif centrale en face des coupoles et en y jouant de l'accordéon. Cependant, à 10 h., on reçoit ordre de tirer toujours dans la même direction du château d 'Ostein. On doit tirer le plus rapidement possible, aussi les hommes travaillent-ils avec acharnement et les coups se succèdent sans discontinuer, à tel point que moi qui me trouvais juste en-dessous du canon, je devais faire bien attention pour reconnaître quand c'est mon canon qui tire, car les hommes chargent et tirent sans lâcher et sans commandement. Bientôt, un des servants est brûlé par la flamme qui sort du canon. Il y a du jour à l'appareil de fermeture et il faut cesser quelques minutes pour mettre un joint en cuivre. L'homme est brûlé sur tout l'avant-bras droit et se fait soigner et revient après ¼ d'heure reprendre son service. Peu après, un nouvel accident plus sérieux et qui aurait pu avoir des conséquences terribles. Un homme de l'étage inférieur montait le monte-charge contenant un projectile de 20 kilos et une charge de 4k700 de poudre. Au moment où le servant de l'étage supérieur va prendre l'obus, la chaîne se rompt et projectile, charge, monte-charge, chaîne, tout tombe avec rapidité au fond où les hommes pris de panique s'enfuient. Le projectile et la

charge gisent à terre, renversés, heureusement, il n'y a pas eu explosion. Moi, à l'étage intermédiaire, j'eus à peine le temps de me retourner au bruit produit et ne sachant ce qui s'était passé, je regarde par la trappe et voyant qu'il n'y à rien de mal fait, je rappelle les hommes criant qu'il n'y à rien. Heureusement, si le projectile éclatait, c'était un schrapnel, j'étais probablement tué sur le coup, je me trouvais juste à 2m50 au-dessus, séparé par un petit plancher en bois, le projectile, la charge, etc... avaient passé à 20 cm de moi en tombant, car j'étais tout à fait à côté du monte-charge en dessous du canon. Aussitôt, on fit réparer la chaîne et entretemps, midi étant arrivé, on vint me remplacer pour l'après-midi.

Pendant que nous tirions, l'ennemi tirait sur le fort avec des petites pièces, mais nous ne le savions même pas et il aurait pu tirer encore 6 mois avant d'endommager sérieusement notre ouvrage. Seuls les hommes de la coupole de 21 entendaient les projectiles ricocher sur la cuirasse de leur coupole. On continua à tirer jusque 4 h après-midi. Alors, on donna l'ordre de cesser le feu.

Situé juste à proximité immédiate du fort de Marchovelette, le cimetière militaire de Champion rassemble les dépouilles de soldats belges et français tombés durant la prise de Namur. Il fut inauguré en 1923. (©Cl. Mathon)

IV

Je dois ici cesser le récit de ce qui se passe au fort d' Emines pour raconter ce qui se passe dans les autres forts de notre secteur. Dès vendredi et même jeudi, je crois, les Allemands étaient arrivés avec de lourdes pièces de siège de 28 et 35cm. Ils commencèrent le bombardement du fort de Marchovelette, et 2 jours durant nous entendions la canonnade car le fort de Marchovelette répondait. Certains bruits nous parvinrent à Emines. Il faut savoir que nous ne pouvions plus sortir du fort et que les communications étaient coupées avec l'extérieur. Nous apprîmes qu'un accident était survenu à Marchovelette : un projectile tombant sur le massif centrale déjà fortement endommagé par 2 journées de bombardement, traversa le massif et explosant tua un certain nombre d'hommes, mit le feu aux poudres et aux projectiles qui se trouvaient là. Il en résulta une explosion terrible aggravée par l'explosion de 1700 kg de tonites, matière plus dangereuse que la dynamite, et tout le massif central sauta et les hommes qui s'y trouvaient furent tués, d'autres se trouvant dans les couloirs furent asphyxiées. A la suite de cet accident, le reste du personnel du fort se rendit et fut fait prisonnier par les Allemands. Il est à noter que ces derniers se trouvaient à une très grande distance du fort et qu'il fut tout à fait impossible de les découvrir. Le fort était donc impuissant à se défendre et dut se laisser bombarder. Les coups qu'il tira au hasard furent inutiles et restèrent sans résultat. Les Allemands étaient hors de la portée du fort, ayant des pièces bien plus puissantes que nous.

Nous nous refusions à croire ces récits et cependant c'était l'exacte vérité.
Le lendemain, c'est-à-dire le samedi matin, alors que nous avons tiré les 3 premiers coups, nous assistons, en travaillant, au bombardement du fort de Cognelée, on voyait les projectiles exploser sur le fort de Cognelée, explosions donnant de véritables nuages de fumée. Au repos nous sommes même montés sur le fort pour mieux assister au bombardement de Cognelée. Imprudence incompréhensible car les Allemands à qui nous offrions une cible magnifique pouvaient nous envoyer un shrapnel ou deux et du coup la garnison du fort d'Emines était considérablement réduite si pas anéantie. Aussi les officiers nous firent bientôt rentrer et ils avaient raison puisque quelques heures après nous recevions quelques dragées allemandes. Mais notre insouciance était telle qu'à tout instant il y avait une vingtaine d'hommes sur le massif et on devait aller les rechercher.

V

Le lendemain, dimanche 23, le bombardement continua à Cognelée. Vers 5 h., après avoir reçu l'ordre de cesser le feu, vers 4 h., au fort d' Emines, arrivèrent le lieutenant Sprimont de Cognelée avec quelques hommes qui nous firent le récit suivant : au cours du bombardement, (ceci se passe donc à Cognelée) un obus vint justement tomber dans la bouche du canon de 21 cm et tomba sur le plancher de la coupole où il mit le feu aux poudres qui s'y trouvaient. Les servants furent tués et l'explosion se communiquant aux poudres et projectiles, le même accident qu'à Marchovelette se produisit : une partie du couloir central sauta et de nombreux hommes furent tués et brûlés. Après cet accident, un bon nombre de soldats accompagnés du lieutenant Sprimont s'enfuirent du fort et vinrent à Emines. Parmi eux se trouvait un malheureux qui avait la figure toute brûlée, elle était complètement noircie par la fumée. Il resta à Emines où il fut soigné. Nos officiers réconfortèrent le mieux possible ces pauvres soldats et les engagèrent à retourner à Cognelée, ce qu'ils firent toujours accompagnés du lieutenant Sprimont. Rentrés à Cognelée, le fort se rendit et son personnel fait prisonnier. Il était alors vers 8h. du soir, le dimanche donc.

VI

Avant de reprendre le récit de ce qui se passa au fort d'Emines, je dois signaler qu'au début de la mobilisation sont arrivés chez nous quatre infirmiers de la croix rouge, accompagnés du R.P. Vital, capucin qui venait de remplir les fonctions d'aumônier du fort.

Les infirmiers étaient des instituteurs dispensés du service en temps de paix et qui avaient dû rejoindre l'armée. Ils n'eurent pas l'occasion de se dévouer beaucoup car, heureusement, nous n'avons pas eu de blessés au fort, à part 7 hommes qui venaient du dehors et que nous avons recueilli à Emines.

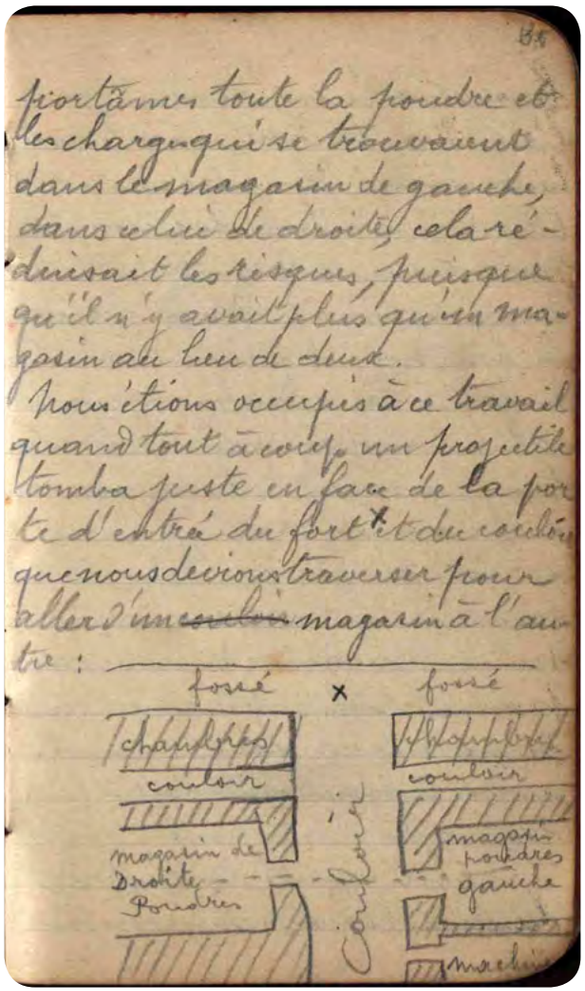
Quant au R.P. Vital, il nous apporta les consolations de la religion catholique et célébra la messe 4 ou 5 fois au fort. Je fus heureux de pouvoir assister à 3 d'entre elles ayant été empêché d'entendre les autres par mon service. Ce brave père toujours gai et sans peur nous réconforta pendant les moments de crise que je vais raconter.

VII

Le dimanche 23 vers 4h. du soir, on avait donc cessé le feu. Vers 5h., ainsi que je l'ai raconté, les hommes de Cognelée vinrent chez nous et nous firent le récit qu'on vient de lire. Aussitôt, ces tristes nouvelles se répandirent parmi les hommes et ajoutées à celles venant de Marchovelette, que nous devions bien croire maintenant, démoralisèrent complètement les hommes. C'était pitié de voir de grands et forts hommes qui en temps ordinaire étaient les plus francs et les plus courageux, abattus et complètement découragés. Il y en a même qui pleuraient comme des enfants, disant que leur fin était venue, qu'il n'y avait plus qu'à se rendre ou à se laisser ensevelir sous les débris du fort. Pour ma part, confiant dans la bonté de Dieu, et de la Sainte Vierge, je tâchai de remonter le moral de ces hommes en donnant l'exemple. Je me couchais et feignis de dormir tranquillement. Je n'étais nullement découragé et tout en acceptant parfaitement la possibilité d'une issue malheureuse, je gardais l'espoir qu'une intervention quelconque viendrait nous sauver.

Inutile de dire que, devant la situation si critique, je priai au lieu de dormir. Vers 7 h., on rappela tous les hommes et on nous dit que rien n'était encore perdu et qu'on venait de recevoir un courrier des Français disant que ceux-ci demandaient à ce que nous tenions bon 6 heures encore, ce qui leur permettrait d'arriver à Namur.

Aussitôt, je quitte la chambre, je rallie les hommes de mon groupe en lançant cette bonne nouvelle. Chacun reprend plus ou moins courage et on recommence à tirer jusque passé minuit. À minuit, les Français n'étaient pas encore arrivés et pour cause : c'était une fausse nouvelle lancée par le lieutenant Bien pour tâcher de ravoir les hommes. Il avait réussi. Mon tour de service étant passé, je descendis me coucher et je dormis cette fois plus rassuré. L'autre groupe continua à tirer pendant une heure ou deux. On fit même de nombreuses pertes aux Allemands.



VIII

Le lundi 24 août, alors que nous étions, pour une bonne partie du personnel, endormis, nous fûmes brusquement réveillés à 5h10 par une explosion formidable. C'était le premier obus allemand que l'ennemi nous envoyait. Ces diables tiraient tellement bien, que le premier projectile tomba juste au-dessus d'une chambre au beau milieu du fort. Eveillés en sursaut, chacun se dresse et nous avons à peine le temps de nous regarder en disant « ça y est, le bombardement commence! » que le 2ème obus lancé avec autant de précision, tombait à la même place. Du coup tout le monde saute du lit et s'enfuit dans le couloir (nous couchions tout habillés depuis plus de 15 jours). Les projectiles se suivaient sans discontinuer. La batterie qui tirait sur nous devait comprendre 4 pièces car nous pouvions compter des séries de 4 coups à intervalles de quelques secondes seulement. À chaque projectile qui tombait sur le fort, sur les chambres, il dévalait dans le fossé plusieurs mètres cubes de terres de gazon et de pierres, déplacés par la violence des explosions. Il est impossible de décrire ces explosions et on ne peut se figurer leur force, leur violence. Après les quelques premiers coups, tous les carreaux du fort étaient brisés par le déplacement de l'air. Nous restâmes une ½ heure environ dans les couloirs. L'adjudant de batterie Petit avait pris des précautions et nous fit distribuer du café qu'on avait apporté pendant la nuit à l'intérieur du fort, car la cuisine se trouvait en dehors, il fallait traverser le fossé, ce qui était impossible, puisque à chaque instant il y pleuvait des obus et des débris de toutes sortes. C'est tout ce que nous prîmes durant cette journée du 24, un peu de café et quelques déchets de pain que nous avions trouvés.
Vers 6 h. l'adjudant de matériel vint chercher les hommes et nous transportâmes toute la poudre et les charges qui se trouvaient dans le magasin de gauche, dans celui de droite, cela réduisait les risques, puisqu'il n'y avait plus qu'un magasin au lieu de deux.
Nous étions occupés à ce travail quand tout à coup, un projectile tomba juste en face de la porte d'entrée du fort et du couloir que nous devions traverser pour aller d'un magasin à l'autre. :

Le gaz et la fumée produits par l'explosion s'engouffrèrent dans les couloirs et les magasins et il se fit une obscurité complète. Nous étions suffoqués par les émanations et dans l'obscurité nous nous enfuîmes dans le magasin au charbon et le local de la machine. Nous restâmes là, entassés les uns sur les autres, vraiment étouffés car on avait dû fermer les portes pour arrêter l'entrée des gaz qui continuaient à nous suffoquer. Enfin, après une ½ heure d'attente, longue comme un siècle, nous pûmes enfin ouvrir la porte pour avoir de l'air et comme la

Coupole détruite au fort de Marchovelette (©Coll. Ch. Liegeois).

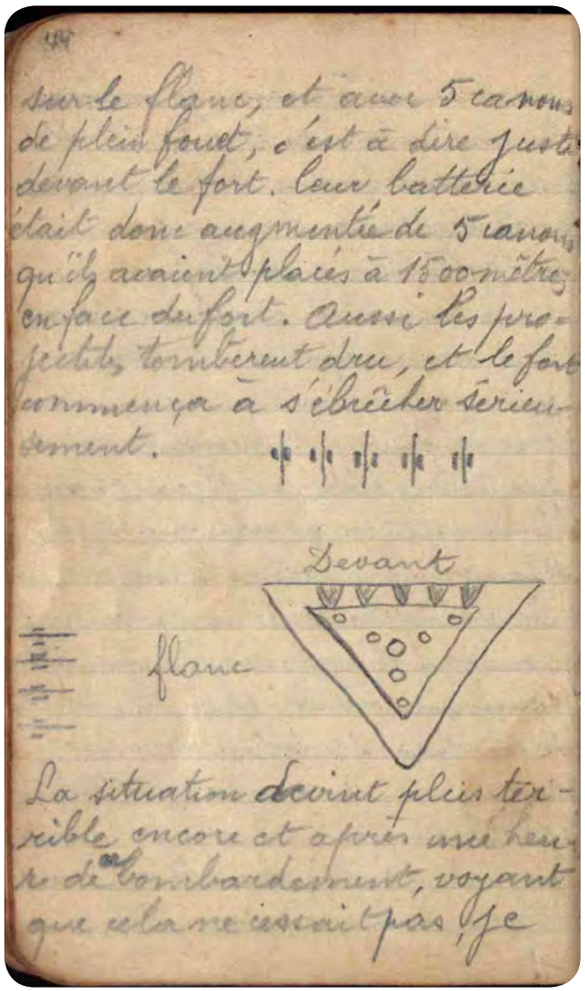
fumée s'était quelque peu dissipée je me décidai à sortir avec quelques autres et traversant le couloir au galop, je courus me réfugier près de ma chambre au bout du couloir de droite. Les hommes se dispersèrent de tous côtés, recherchant les endroits du fort où la voute de béton étant la plus épaisse on se croyait le mieux en sécurité. Je me tins le reste de la journée dans la porte du magasin de 57, près de ma chambre et près de celle où se trouvaient le père et les sous-officiers. Dans le magasin s'étaient blottis presque tous les fantassins qui n'osèrent en sortir de toute la journée. Comme les Allemands tiraient de très loin, il était impossible de savoir où ils se trouvaient et nous ne pouvions riposter. Nous n'avions donc qu'une chose à faire; nous laisser bombarder et attendre. Devant l'inutilité de nos efforts, on décida de noyer la poudre et la tonite qui se trouvaient à proximité des coupoles afin d'éviter les accidents. On alla donc vider les caisses de tonite et les charges dans un puits du fort. Ensuite on démonta les appareils de fermeture des canons ce qui les rendaient tout à fait inutilisables et on évitait de cette façon que les Allemands s'en servent plus tard contre les troupes alliées. On noya également ces appareils. Il pouvait être alors vers les 9h. du matin. Le bombardement continuait toujours. Nous avons compté qu'il tombait sur le fort environ 60 projectiles à l'heure, ce qui est beaucoup si on note qu'il s'agissait d'obus pesant 250 et 350 kilos chacun.

Nous nous trouvions toujours réunis à quelques-uns au bout du couloir, près de la coupole de 57. La calotte de cette coupole était sautée et on voyait clair dans la coupole. De temps en temps on entendait les débris qui passant par l'ouverture de la calotte tombaient dans la coupole. C'était très dangereux et c'est un vrai hasard qu'il ne soit pas tombé d'obus dans cette coupole, puisqu'elle n'était plus protégée par la calotte. Les hommes étaient accroupis dans le magasin assez exigu et serrés les uns contre les autres.

Chaque projectile était annoncé par un sifflement strident produit par le déplacement d'air que faisait l'obus. Sur son parcours. Nous entendions ce sifflement quelques secondes avant l'explosion. On entendait donc le sifflement puis la détonation de l'obus quand le projectile passant au-dessus de nous allait éclater sur le bout du fort, car quand un obus venait tomber juste au-dessus de nos chambres, on n'entendait pas le sifflement puisqu'il ne passait pas outre. À chaque sifflement, les hommes se courbaient et se protégeaient instinctivement la tête comme s'ils allaient recevoir une volée de débris sur le dos.

Les explosions étaient d'une telle violence que le fort tout entier tremblait et quand un projectile tombait près de nous, le déplacement d'air était si fort que nous sentions parfaitement notre poitrine se comprimer fortement par le choc.

Vers 11h., nous mangeâmes une pomme verte trouvée dans un panier dans le magasin et chaque homme de ce groupe pu boire un verre à



liqueur de cidre également trouvé dans le magasin.
Vers midi, il arriva 9 projectiles qui tombèrent sur le fort presque coup sur coup. Puis la canonnade cessa environ pendant 10 minutes.

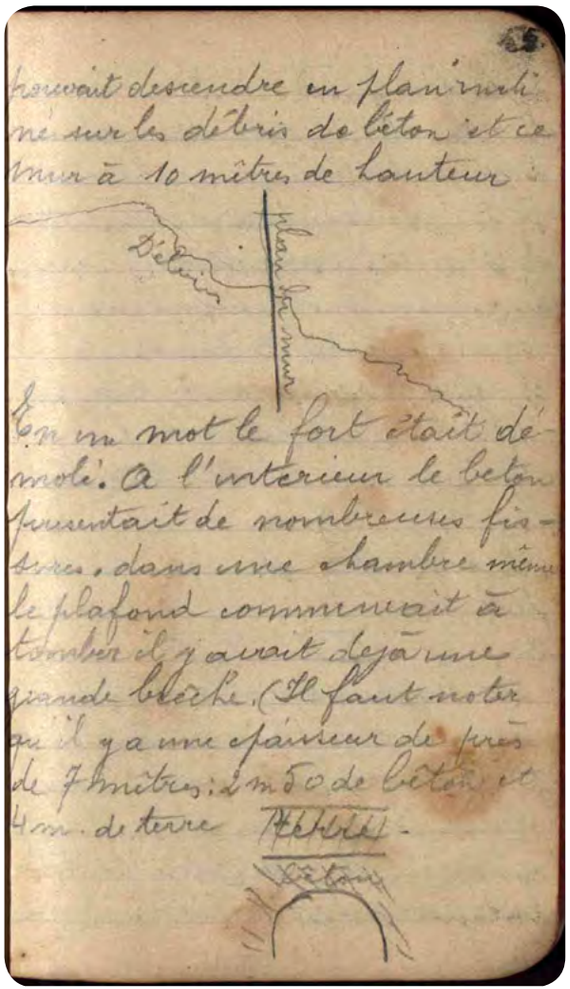
Au bout de quelques instants, n'entendant plus rien, quelques hommes se hasardèrent à sortir dans le fossé du fort pour y voir les dégâts. Ils y étaient à peine de 2 ou 3 minutes qu'un sifflement strident annonçait l'arrivée d'un nouveau projectile. Ils eurent à peine le temps de rentrer au fort que le bombardement recommençait. Pendant cette interruption, notre commandant, qui malheureusement perdait la tête, donna l'ordre de monter sur la banquette d'infanterie avec nos carabines, disant que l'ennemi allait venir à l'assaut du fort (or il se trouvait à 8 km d'Emines). Les hommes prirent leurs armes mais ne montèrent pas sur la banquette, ils attendaient un nouvel ordre formel. J'allai moi-même prévenir les adjudants et 1er chef de ce qu'on venait de commander. Ceux-ci me répondirent : « est-ce qu'on vous a commandé quelque chose à vous personnellement? ».

Je répondis : « non ». « Et bien », reprirent-ils, « à nous non plus, restez bien tranquillement ici comme nous ». Ils avaient raison car comme on vient de le voir, la canonnade recommença de plus belle et si des hommes étaient sortis sur le fort, ils auraient été tués. À partir de ce moment, il était environ midi, les Allemands tiraient sur nous avec 4 canons sur le flanc et avec 5 canons de plein fouet, c'est-à-dire juste devant le fort. Leur batterie était donc augmentée de 5 canons qu'ils avaient placés à 1500 mètres en face du fort. Aussi les projectiles tombèrent dru, et le fort commença à s'ébrécher sérieusement.

La situation devint plus terrible encore et après une heure de bombardement, voyant que cela ne cessait pas, je commençai à craindre sérieusement une issue fatale. Il était certain que le fort ne résisterait plus beaucoup d'heures. Notre salut n'était que dans une intervention des Français et cela ne pouvait mal d'arriver, ou dans la reddition du fort par le commandant. Aussi, voyant que le bombardement continuait toujours et qu'on ne parlait pas de se rendre, je guettai le passage du P. Vital, et quand il se présenta, je me confessai dans le couloir. Plusieurs firent comme moi. À partir de ce moment, je m'assis contre le mur de couloir dans l'ouverture d'une porte et j'attendis le dénouement, me préparant à mourir en disant mes prières, car je m'attendais d'un moment à l'autre à voir passer un projectile par la fenêtre ou à voir le plafond de la chambre s'écrouler et être enseveli sous les débris. Je n'exagère nullement en disant qu'en ce moment-là je croyais notre dernière heure venue et ce n'est que grâce à l'intervention opportune des adjudants, 1er chef et du père, que nous sommes encore en vie.

Vers 3h., ils sortirent de leur chambre en disant : il faut qu'il se rende, et le père ajoutait : « Ah oui, c'est une question d'humanité! ». Ils allaient trouver le commandant pour lui demander qu'il mette le drapeau blanc, nous constituant ainsi prisonniers des Allemands. Je craignais beaucoup qu'il refuse, et je priais ardemment pour que nous ayons la vie sauve. Quelques

minutes après, le 1er chef descendait en pleurant et j'appris que le fort se rendait. Le 1er chef pleurait parce qu'il entrevoyait la longue séparation. Il est marié et père d'un gentil petit garçon de 3 ou 4 ans. Les autres descendirent et nous dirent de nous rendre en silence et sans armes sur le massif central. Nous étions sauvés, le fort était rendu et aussitôt plus aucun projectile ne fut tiré par les Allemands. Nous allâmes donc nous réunir sur le massif central en attendant l'arrivée des Allemands qui allaient nous faire prisonnier. Nous attendîmes environ un ¼ d'heure, pendant ce temps-là on distribua aux hommes tout l'argent du fort. Je ne reçus rien étant trop loin sur le massif, il n'y a que les premiers qui reçurent quelque argent. Peu après, on nous fit descendre dans le fossé où nous nous rangions en silence. Les officiers allemands arrivèrent bientôt. Ils étaient 4 ou 5. En arrivant, ils saluèrent correctement nos officiers et leur serrèrent la main. La paix était désormais conclue entre nous, Allemands et fort d'Emines, et nous étions prisonniers de guerre. Les Allemands étaient accompagnés d'un R.P. Jésuite belge qui leur servait d'interprète. Notre commandant, en pleurant, nous expliqua qu'il se rendait en considération de ce que nous étions pour la plus grande partie des hommes rappelés, mariés et pères de familles. C'est pour vous, dit-il, que je me rends. Cela fut traduit par le Père jésuite aux Allemands qui acquiescèrent. Le Père jésuite nous dit alors les larmes dans les yeux qu'il avait assisté la veille à la prise du fort de Cognelée et il nous jura sur son honneur de prêtre et de jésuite que les Allemands seraient convenables avec nous et que nous n'avions absolument rien à craindre, que nous serions bien traités. Les Allemands veulent faire mentir les journaux qui disent que ce sont des barbares, etc... Les Allemands approuvèrent ces paroles. Ce père avait vraiment l'air bien triste de voir ses compatriotes prisonniers et à ce moment, nous fûmes tous étreints d'une émotion intense et nous ne pûmes nous empêcher de pleurer à notre tour. Ce fut un moment poignant. Je dois rendre cette justice aux Allemands qui nous firent prisonniers, car ils ne sont pas tous les mêmes, qu'ils furent très convenables et même gentils avec nous. Les officiers étaient accompagnés d'une compagnie de pionniers (soldats du génie) qui furent placés en sentinelle pour nous surveiller. Aussitôt, nous liâmes conversation avec eux. Ils étaient très corrects, ils nous avaient battus et cependant aucun n'avait l'attitude arrogante du vainqueur. Pas un ne nous insulta, ni ne rit de notre malheur. Au contraire, ils nous plaignaient sérieusement et nous rassuraient sur notre sort par de bonnes paroles. Je parlai avec plusieurs soldats, et notamment avec un sous-officier qui me dit que nous serions bien traités, bien nourris et que nous pourrions travailler chacun de notre métier, que nous irions dans les champs aider aux moissons. On verra plus loin ce qu'il en est. Ils nous donnèrent des biscuits de guerre. Ce sont de vrais biscuits de la grandeur d'un domino. Ils sont excellents et ont un fin goût. Ils donnèrent encore diverses choses que nous leur rendîmes bientôt, car on distribua tout ce qui restait au mess : bières, chocolats, tabac, cigarettes, pipes, etc... Nous leur en avons donné beaucoup. Nous fûmes donc vite camarades.



IX

Nous sommes donc prisonniers de guerre. Avant de continuer le récit de nos tribulations, je vais essayer de décrire l'état du fort. Nous sommes donc descendus dans le fossé. Celui-ci était rempli de déblais de toutes sortes : de la terre, des pavés, des pierres, des éclats de béton, des morceaux d'obus, … Il y avait des trous faits par les projectiles, affectant la forme d'un entonnoir ayant environ 2m50 à 3 mètres de profondeur et de 3 à 4 mètres de diamètre à côté des monceaux de terres soulevées. Dans les trous, il y avait de l'eau, toutes les canalisations du fort étant détruites, l'eau coulait librement. Sur le toit des chambres, il y a des cheminées d'un mètre cinquante de haut, en briques et pierres, toutes ces cheminées étaient détruites et plusieurs étaient coupées au raz du sol et étaient tombées dans le fossé. Sur le fort, il y avait des amas de béton et de terre tels qu'on ne distinguait plus, ni le massif, ni la banquette d'infanterie, ni les talus, tout était démoli et les coupoles étaient recouvertes de terres et de béton. Le mur et le dessus des chambres étaient creusés jusque 2 mètres de profondeur dans le béton par des projectiles qui furent tirés de face après-midi. Les murs des fossés étaient troués à de nombreux endroits par les éclats des projectiles. Les barreaux des fenêtres et les poutrelles que l'on place derrière étaient arrachés et coupés en deux par les éclats et la force des explosions. Le mur du fond du fort, qui recevait les projectiles passant au-dessus du massif était entamé de telle sorte que on pouvait descendre en plan incliné sur les débris de béton et ce mur à 10 mètres de hauteur.

En un mot, le fort était démoli. À l'intérieur, le béton présentait de nombreuses fissures. Dans une chambre, même le plafond commençait à tomber, il y avait déjà une grande brèche (il faut noter qu'il y a une épaisseur de près de 7 mètres : 2m50 de béton et 4 m. de terre)

Le massif central était tout fendu et de l'avis des anciens ouvriers du fort, une heure de plus de ce bombardement et le massif s'écroulait. Je rappellerai que les Allemands tirent des obus pesant 250 et 350 kilos chacun et contenant, non pas de la poudre, mais de la pyrite, un explosif très violent.
Le fort n'est plus qu'un amas de ruines.

Carte postale du fort d'Emines partiellement détruit.
(©Archives photographiques de la Défense)

Photographie de prisonniers belges, soignés à Namur avant d'être envoyés en Allemagne (©Coll. Ch. Liegeois)

X

Le lundi soir, on nous fit coucher dans les chambres de droite du fort et les Allemands couchèrent dans les chambres de gauche. Il y eut bien entendu une garde installée pour nous surveiller. Avant de nous coucher, nous avons pris des boites de viande conservée et des bouteilles d'eau du mess. Nous en avons mangé pour souper. Nous nous sommes couchés après avoir retourné toutes les literies pleines de débris, et j'ai dormi assez bien jusque 5h. du matin.

Le mardi nous avons encore mangé de la viande conservée mais très peu, car elle est mauvaise. C'est tout ce que nous avions. Vers 9h., on distribua des galettes de guerre. Je pus en avoir un paquet, quatre galettes et je les conservai soigneusement. On passa la journée à visiter le fort et à attendre. Des officiers, ceux qui avaient dirigé le tir la veille, vinrent s'enquérir du résultat et voir les dégâts faits par leur artillerie.

Les Allemands nous permirent d'écrire une carte à nos parents. J'en fis trois, une pour Gilly, une pour Mme Preudhomme et une pour Joseph, en disant à ces deux derniers d'aller le dire chez moi. De cette façon, si une seule carte arrivait, on serait toujours prévenu chez moi. J'espère qu'elles seront parvenues toutes les trois. Les Allemands nous ont promis de les faire expédier après les avoir lues.

Le soir, après la nuit venue, on donna l'ordre de se mettre en tenue pour partir. On nous fit jeter toutes les armes, cartouches, couteaux, canifs, ciseaux, etc.... Je dus abandonner mon couteau et mes petits ciseaux. Je cassai ceux-ci pour qu'un Albosch ne puisse s'en servir. On nous arrangea par groupes et on nous conduisit, bien escortés à Namur.

La ville était remplie d'Allemands, d'attelages, de caissons à vivres, à munitions, enfin, on voyait qu'ils s'y étaient installés en maîtres. Le voyage fut triste, il faisait noir, il pleuvait et tout le long du chemin nous n'avons vu qu'un seul homme sur sa porte. Toutes les rues et toutes les maisons étaient éclairées. Dans chaque place des maisons, il y avait une lampe allumée à la fenêtre, les volets ouverts, les stores levés, mais les chambres complètement vides, les habitants se tenant prudemment dans les appartements de derrière. A Namur, on nous trimballa de la gare à la caserne du 13ème puis à la prison, à la gare de nouveau, à la caserne encore, enfin à la gare aux marchandises où on nous fait asseoir sur les quais. Il était 11h. Nous dormîmes quelque peu entassés les uns sur les autres et déjà exténués de fatigue et de faim.
Le lendemain; mercredi 26, vers 11h; du matin, on nous fit sortir

Photographie des prisonniers belges à Namur, emmenés par les soldats allemands.
(©Archives photographiques namuroises)

de la gare et vers midi nous partîmes à près de 4000 prisonniers, car on avait réuni pendant la nuit tous les hommes des autres forts pris la veille et toutes les troupes d'intervalles prises également la veille et le matin même.

On nous fit faire tout le tour de Namur, nous avons passé place Léopold puis boulevard Léopold, la rue de Fer, la rue de l' Ange, la rue du Théâtre, l'hôtel de ville, nous sommes revenus par l'hospice le long de la Sambre et de la Meuse, puis rempart Ad Aquam, nous sommes allés à Jambes, très loin, passé sur un pont de bateaux fait par les Allemands. Nous sommes revenus près du pont de Jambes, qui était sauté et ensuite presque à notre point de départ, près de la gare, où nous avons pris la route de Huy. Ce long parcours que nous firent faire les Allemands, avait simplement pour but de nous montrer tous les dégâts commis dans la ville que j'énumérerai brièvement :
place Léopold : 4 chevaux crevés en pleine place, spectacle immonde, toutes les grandes maisons du fond, les Instituts complètement incendiés, ils brûlaient encore, la place d' Armes complètement incendiée et démolie, presque rasée, l'hôtel de ville incendié, les registres dans la rue, plus ou moins rassemblé en un tas. Le théâtre endommagé, dans les rues toutes les fenêtres des maisons brisées, les étalages à jour sur la rue, il s'était livré un combat en pleine ville.

À Jambes, au rempart Ad Aquam, de nombreuses maisons brûlées, des magasins complètement anéantis. Le pont de Jambes, sauté (une ou deux arches étaient démolies), etc....
Sans nous arrêter,, nous sommes allés à pied à Huy où nous sommes arrivés en pleine nuit. Tout le long du chemin, les gens venaient nous donner de l'eau à boire, plaçant des sceaux plein d'eau au milieu de chemin pour que nous puissions y puiser sans devoir nous arrêter, car on marchait très vite. Il n'y a que plus loin dans Jambes que les habitants ne nous apportèrent pas d'eau.
Les sentinelles allemandes elles-mêmes criaient : de l'eau, et ces gens se regardaient bêtement se demandant : est-ce qu'on leur donnerait de l'eau? Il fallait qu'on crie dessus et que les Allemands les poussent dans leur maison pour les forcer à aller chercher de l'eau.
Partout ailleurs dans les plus petits villages, à Samson, Sclayn, Andenne, etc.... les gens apportaient de l'eau et parfois du café, des femmes en pleurant et en nous plaignant nous apportaient des pains entiers qu'elles coupaient en tranches, des gens secouaient les arbres surplombant le chemin, arrachaient tout pour pouvoir nous donner des fruits. Malheureusement, nous étions 4000 et combien purent avoir un morceau de pain? Cinquante peut être.

Nous nous sommes arrêtés une fois passé Beez, avant Marche-les-Dames, où j' eu un morceau de pain gris à un Allemand, je le mangeai par nécessité, après l'avoir partagé avec mon voisin, ce pain est sûr comme de vinaigre et sec! Il avait peut être 15 jours de voyage.

Enfin nous eûmes plus loin un demi-pain blanc que je partageai entre une bonne douzaine d'hommes. Cela nous réconforta un peu.

Nous avons fait ce jour-là, y compris la promenade dans Namur, une quarantaine de km sac au dos, sans pour ainsi dire manger et en nous arrêtant seulement une fois, environ 20 minutes, puis encore 2 fois, mais à peine 3 minutes.

Nous avions les pieds et les jambes douloureuses, je n'ai jamais tant souffert qu'alors. J'avais les pieds et les mollets vraiment torturés. Et obligé de marcher à une vive allure sans arrêts. Bien des hommes auraient abandonnés si il n'y avait eu les Allemands pour nous chasser à coup de crosse.
Le commandant de la colonne voyageait de la tête à la queue du convoi, en bicyclette, criant pour un homme qui ralentissait pour boire. Une sentinelle me demanda en allemand si j'étais fatigué, je lui dis que je n'en pouvais plus, que j'avais les pieds à sang. Il me dit que lui aussi était exténué car il n'avait pas plus mangé que moi, et il disait que c'était le commandant, qu'ils devaient marcher et que c'était une canaille de commandant. Je crois bien!

Enfin nous arrivâmes à Huy. Là on arrêta en face de la gare, où on nous fit asseoir sur la rue. Des Allemands vinrent causer avec nous et un gros sous-officier, me montrant son gros ventre, me dit qu'en Allemagne nous serions bien nourris, voyez dit-il nous sommes tous gros! En attendant, je faisais un nouveau cra....!

On nous embarqua alors, la moitié des hommes dans un immense train de wagons à marchandises où nous étions entassés à 50 assis sur le plancher. On nous donna à chacun à peu près une livre de pain sûr. Le train partit et je pris l'heure allemande, une heure en avance sur la nôtre. J'ai oublié quelle heure il était au moment du départ. Nous sommes allés jusque Quinquempois, petite gare avant Liège où on passa le reste de la nuit. Le lendemain matin, on nous laissa descendre des wagons quelques instants, puis nous dûmes remonter et le train partit. Nous avons passé à Pépinster, Verviers, puis Herbesthal première gare allemande. On a voyagé toute la journée avec un un ou deux arrêts d'une demi-heure pendant lesquelles nous descendions du wagon pour nous délasser. Inutile de dire si le voyage était agréable et commode!

Nous avons voyagé toute la nuit, puis le lendemain toute la journée et vers le soir, vers 5 h., nous sommes arrivés à Munster-Lager où nous devions séjourner. Au cours du voyage, nous avons vu les grandes villes suivantes : Herbesthal, Eisenborn, Aachen, Rood Erde, Celle Harmover, Cologne, à Cologne nous avons traversé le Rhin d'où nous avions une superbe vue sur toute la ville, Minden, etc...

À une gare dont j'ai oublié le nom, nous avons déjeuner le deuxième jour d'un bol de café, un pistolet et 3 saucisses (petite saucisse à chair rouge pas fameuses), à Minden vers 2h. nous avons eu un bon grand bol de soupe ce qui nous fit grand plaisir.
Nous sommes donc à **Munster Lager.**

C'est un grand camp d'instruction où il y a des logements pour troupes, les baraques où se trouvent des canons, des écuries. La

Photographie d'Albert Michaux prise lors de sa captivité en Allemagne.
(©Coll. famille Michaux).

télégraphie sans fil y est installée, il y a un château d'eau et un hôpital.
Le général habite un magnifique château entouré d'un beau parc. Nous avons traversé le village où il y a de grandes maisons et quelques beaux restaurants. Le camp situé plus loin est tout entouré de bois de sapin, il comprend notamment une grande plaine nue sur laquelle on avait construit un enclos de planches dans lequel se trouvait 10 grandes tentes en toile. Chaque tente abritait environ 530 hommes. Nous sommes donc dans ce camp à 5300 belges et une vingtaine de français. Avec les deux autres parties du camp, il y a environ 20000 prisonniers presque tous belges, notamment beaucoup de chasseurs de Charleroi.

En résumé, le camp rappelle exactement Beverloo ou Braaschaat, on n'y voit que du sable, des sapins et des bruyères.

Comme mon calepin diminue, je ne pourrai plus que signaler au jour le jour ce qui s'y passe d'intéressant, peu de choses car tous les jours coulent mornes et se ressemblent.

D'abord voici un aperçu de notre situation : nous couchons donc dans des tentes à 530, couchés sur 3 doigts de paille bien vite réduite en paillettes avec une couverture par homme. Il fait très froid la nuit. On se couche vers 7h1/2 jusqu'au 25 septembre, puis les jours diminuant nous nous couchions à 6h1/2 jusque 6h. du matin. Voici maintenant nos divers menus : le matin à 6h1/2 toujours un goblet de café, à midi un bol de soupe, le soir à 6h. un goblet de thé ou alternativement, un jour du café, le lendemain du thé, puis du cacao, là très léger sans sucre, puis de la pâpe au gruau d'avoine, puis de la bouillie très claire à la semoule, puis du riz à l'eau. Toujours un petit goblet par homme, de temps en temps une rondelle de saucisson où un morceau de lard de 5cm2 ou un morceau de fromage gros comme un petit oeuf, mais alors pour ces 3 derniers sans boisson, également un pistolet blanc avec du café. A midi la soupe varie également tous les jours, nous avions : soupe aux pommes de terre avec du cochon coupé en morceaux d'une bouchée et des choux blancs, même soupe avec des gros cornichons à semences coupés en morceaux, id avec du riz et des prunes!,
Oui de la soupe aux prunes! id. avec de l'orge pelé, celle-ci est une des meilleures, id. avec des haricots, des pois, des carottes, ces 3 dernières étaient toujours bonnes.

Nous avions en outre les 4 premiers jours un morceau de pain d'une petite livre pour un jour, à partir du 4ème jour nous n'avions plus que une livre et demi pour 2 jours. Ce pain est gris et sûr, il avait parfois 12 jours vieux et même une fois 14 jours. Il est fait principalement avec de l'orge et il y a des râpures de carottes dedans. Ce pain n'est pas du tout nourrissant. Il aurait fallu pour avoir suffisamment à manger qu'on nous en donne le double, soit une libre et demi par jour. Nous avons donc eu faim pendant tout notre séjour, j'ai vu des hommes se battre pour ramasser quelques mies de pain dans la boue.

Carte postale montrant la distribution de la soupe au camp de Munsterlager.
(©Coll. P. Hilgers)

Le premier septembre, on nous vaccine une première fois contre le typhus.
Le 5, on nous vaccine une deuxième fois.
Le 6, deuxième dimanche à Munster, la journée semble plus longue qu'en semaine.
Vers le 10, je suis tellement affaibli par l'insuffisance de nourriture que je ressens une grande faiblesse dans tout le corps et surtout les jambes, quand je me relève, j'ai des éblouissements comme si j'allais tomber.
Le 11, on vaccine contre la tuberculose.
Le 13, troisième dimanche, la journée est interminable. Dès, le premier jour, on nous a défendu d'écrire en Belgique, puis le troisième jour on ne pouvait même plus écrire en Allemagne.
Le 13, on dit que quelques civils qui sont parmi nous vont retourner. Il y en a un de Namur, tout le monde lui remet des lettres pour qu'il les fasse parvenir.
Le lundi 14, j'écris 2 pages que je mets sous enveloppe timbrées pour Gilly, mais malheureusement, ce n'était qu'un truc des Allemands et ils lui prennent toutes ces lettres, bien entendu, il ne retourne pas. Je n'avais pas encore pu lui remettre la mienne, heureusement.
Vers le 15, il fait un ouragan effroyable qui dure 2 jours entiers, on doit maintenir les tentes pour qu'elles ne s'effondrent pas. On ouvre une cantine où nous pouvons nous procurer de la margarine, du saindoux, du miel ou des biscuits. J'achète à partir de maintenant de la margarine pour mettre sur mon pain et des pistolets ou couques pour compléter mes repas.
Le 19, on nous vaccine une troisième fois pour le typhus.
Le 21, on nous permet d'écrire quelques mots seulement à nos parents. Je parviens à obtenir 2 cartes, je les écris, une à la maison, une à Joseph.
Je suis bien content d'avoir pu donner signe de vie.
Le 23, on dit que nos cartes ne partiront pas!
Le 24, un prêtre allemand vient dire la messe à 9h. Il installe un petit autel dans la cour en plein air.
La garde civique de Saint-Trond, ce sont tous bons catholiques, chante divers morceaux, le prêtre fait un beau sermon sur l' Evangile du dimanche précédent, la Résurrection du fils de la veuve de Naïm. Il fait allusion à nos parents, père, mère, frère, soeur et enfants, qui sont restés où? Dont nous n'avons pas de nouvelles. Tout le monde pleure et moi avec. Il annonce que pour dimanche en huit, il reviendra et donnera la communion. Aussi attendons-nous ce jour avec impatience. Ce fut une cérémonie très réconfortante qui nous rendit bien heureux. Je pus me faire un ami sincère, Maurice Delvaux de Saint-Servais qui est bon catholique et avec qui nous nous entretenons souvent de choses religieuses.
Le 25, nous voyons passer un zeppelin.
Le 27, c'était aujourd'hui la procession Saint-Feuillen. Aura-t-elle eu lieu? Bien sûr, non.
La semaine passe sans incident, nous attendons le dimanche avec impatience.

Enfin le 4 octobre arrive et le prêtre revient. Il est venu la veille confesser environ 180 soldats. Il y en une vingtaine qui purent communier sans confession, s'étant, comme moi, confessé pendant la guerre. Le dimanche donc à 10h. environ, il commence par distribuer la communion à tous ces hommes, ayant déjà célébré une messe dans l'autre camp où il a consacré des hosties. Je suis en face de l'autel élevé sur des tables, on se met à genoux sur une planche à terre à 3 ou 4, deux hommes tiennent une serviette au-dessus de nos mains et le prêtre nous communie. Puis il dit la messe, fait un magnifique sermon en français et en flamand, nous apprenons que le pape est mort. Il est près de 11h1/2 quand c'est fini. Ce fut encore un beau jour et je me réjouis de communier encore dans 15 jours quand il reviendra, si nous sommes encore ici.

Le soir je suis malade, j'ai un rhume de cerveau et mal à la tête, après avoir souper de quelques biscuits trempés dans du café j'ai des coliques. Le lundi vers 10h cela va mieux.

On nous a dit hier que les cartes que nous avions écrites le 21 viennent seulement de partir il y a un jour ou deux. Pourvu qu'elles arrivent encore.
Voir suite sur les feuilles ci-amassées.....

Le carnet de notes du soldat Albert Michaux relate son expérience de guerre, de la mobilisation aux premiers jours de sa captivité. Ce texte constitue un témoignage exceptionnel de la prise du fort d'Emines par un témoin direct des évènements.
Ce carnet de notes, transmis par la famille d'Albert Michaux, a été retranscrit par Monsieur André Dassy.

Le carnet du Soldat Michaux - 1914 a été édité à l'occasion des commémorations du centenaire de le guerre 1914-1918
et de l'exposition «Emines-18 : Occupation artistique d'un fort»
(œuvres de Renato Nicolodi, Juan Paparella, Georges Rousse)
7/7-11/11/2018.
par le Service de la Culture et le Service du Patrimoine culturel de la Province de Namur.

Conception graphique : Samuel Evrard - Imprimerie provinciale.
Photos du fort d'Emines : Aurélie Morimont
Frédéric Pauwels : p. 4-5

Conjointement à cette publication un livre «Emines-18 : Occupation d'un fort» a été édité par Stichting Kunstboeck et la Province de Namur.

D/2018/5338/3

PROVINCE de NAMUR
Au cœur de votre culture

1914-18
WALLONIE & FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
WWW.COMMEMORER14-18.BE